

d'entro eux ; et grâce à son énergie, il vivait en millionnaire dans le fief de sa famille qu'il n'avait pas craint de reconquérir en dérogeant, c'est-à-dire en travaillant.

Cependant, habitué désormais aux spéculations de l'esprit, il s'était bien vite ennuyé au milieu des nonchalance de l'oisiveté opulente. Pour se distraire, il s'était livré avec ardeur à l'étude des sciences, vers lesquelles le portait un irrésistible instinct. La physique et la chimie commençaient à prendre en ce temps-là un essor puissant. Les Lavoisier, les Berzélius, les Priestley, les Cavendish, les émergeaient des ombres qui les avaient enveloppées jusqu'alors et leur communiquaient, comme par enchantement, un magnifique éclat. M. de Morsanges étudia la physique et surtout la chimie. Il fit des progrès rapides sous la direction de Gérard Keller, devenu à la fois son secrétaire et son professeur. Gérard Keller avait reçu les leçons de Lavoisier lui-même, dont il avait été pendant deux ou trois ans l'aide-préparateur. Il possédait, en réalité, une instruction solide qui imposait au chevalier et le rendait très-indulgent aux rudesses de ce caractère sombre et tourmenté. Le vieux gentilhomme était d'ailleurs trop assidu, trop appliqué pour s'apercevoir beaucoup de ce qu'il y avait de sentiments farouches, d'intraitables passions peut-être, dans l'âme du jeune savant. Valérie, elle, avait plus d'une fois essayé de prévenir son père, mais il l'avait à peine écoutée. La sollicitude paternelle fléchissait devant l'égoïsme intellectuel du vieillard.

Lorsque le jeune fille eut changé d'habit, elle entra résolument dans le laboratoire du chevalier. Il était bien rare qu'elle visitât ce sanctuaire de la science, qu'elle appelait en riant l'officine du diable. Elle s'attendait sans doute à rencontrer là une autre personne en compagnie de son père, car, après avoir promené son regard autour d'elle, elle parut désappointée.

— Ah ! ah ! c'est toi, Valérie ? dit le vieux gentilhomme sans perdre de vue une curieuse expérience qu'il tentait. Comment te sens-tu, imprudente ?

— Bien, tout à fait bien, répondit-elle en parvenant cette fois à l'embrasser au front.

— Tant mieux... mais, je t'en prie, ne me trouble pas. Je crois avoir résolu un problème chimique de la plus haute importance. Encore quelques minutes, et j'ai fini. Chut !

Valérie s'assit en silence et demeura immobile. Elle était visiblement préoccupée ; on eût dit qu'elle méditait un coup d'État. Bientôt M. de Morsanges exhala un soupir. Sa physionomie exprima la tristesse et le découragement.

— Je n'ai pas réussi ! murmura-t-il en s'éloignant d'une pile de Volta et d'un système d'éprouvettes qui servaient à son expérience. Qu'importe ! reprit-il en s'animent, Keller doit avoir raison. Oui, l'eau, considérée jusqu'à ce jour comme un élément, c'est-à-dire comme un corps indécomposable, doit être la combinaison de plusieurs gaz : par exemple, de l'hydrogène et de l'oxygène, récemment découverts. Il faut que Gérard renouvelle lui-même l'essai dans lequel j'ai échoué. Peut-être sera-t-il plus heureux que moi. Quel immense service rendu à la science, si nous parvenions, au moyen de l'analyse et de la synthèse, à déterminer les éléments dont l'eau se compose et la proportion exacte dans laquelle se combinent ces mêmes éléments ! Allons, ne désespérons pas encore ! La patience et l'observation font parfois des miracles, surtout dans l'étude des lois de la nature.

Et, avec cette ténacité qui est une vertu de l'intelligence, il réagit contre son abattement, il reprit confiance dans le résultat de ses recherches et de ses travaux. Mais, disons-le tout de suite, il était réservé à de plus grands esprits de résoudre vingt ans plus tard le problème entrevu. Lavoisier et Laplace, ces deux génies du monde savant, devaient les premiers fixer la proportion de l'hydrogène et de l'oxygène dans la composition de l'eau. Le chevalier de Morsanges et son secrétaire, sous l'étreinte du crime et du malheur, laissèrent cette importante découverte à l'état de conjecture et de présomption.

Le vieux gentilhomme s'aperçut bientôt que sa fille l'écoutait sans oser l'interrompre, un peu stupéfaite d'ailleurs de ce qu'elle entendait.

— Ah ! chère enfant, je t'oubliais ! reprit-il. Que veux-tu ?

C'est si absorbant l'étude des mystères scientifiques ! c'est si attachant, la lutte qu'on engage contre les obstacles qui résistent aux investigations de notre esprit avide de pénétrer les secrets de Dieu ! Mais, bah ! tout cela t'est bien indifférent, n'est-il pas vrai ? si l'eau, si l'air, sont des corps simples ou composés... Tu bois l'eau, tu respires l'air, et tu n'en demandes pas davantage. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire en ce monde. Et cependant il y a utilité évidente à connaître les propriétés de ce qui est indispensable à notre existence. Enfin laissons cela. Parle, je t'écoute, car je vois bien que tu as quelque chose à me dire.

— En effet, répondit la jeune fille, j'ai à vous dire ce qui m'est arrivé.

Et elle raconta sa chute de cheval, ainsi que le danger qu'elle avait couru de se noyer dans le lac de Grand-Lieu. Le chevalier poussa un cri, comme si le péril menaçait encore.

— Rassurez-vous, mon père, se hâta de reprendre Valérie avec une vellété de malice. Il y avait là, près de moi, un ami, un sauveur. Et me voici !

— Qui donc t'a sauvée ? demanda l'excellent M. de Morsanges toujours anxieux.

— Le comte Hector de Flavigny.

— Ah ! le brave ! ah ! le digne homme ! reprit le chevalier avec explosion. J'irai le voir ! j'irai l'embrasser ! Ce que tu m'apprends me réjouit au dernier point ! J'aime ce charmant garçon-là, moi ! et je l'inviterai à nous rendre visite plus souvent qu'il ne l'a fait jusqu'ici ; surtout si cette invitation ne te déplaît pas trop, ma chère enfant.

— Vous oubliez, mon père, qu'il vous a fait hier ses adieux et qu'il part demain, de grand matin, pour Rochefort, où sa frégate est sur le point de mettre à la voile.

M. de Morsanges parut vivement contrarié.

— C'est vrai, je ne m'en souvenais plus, reprit-il. Il est trop tard pour me présenter au château de Saint-Agnan. J'écrirai donc à M. de Flavigny. Je lui exprimerai toute ma reconnaissance, et je l'engagerai à venir, dès son retour, recevoir ici les témoignages de gratitude et d'amitié que le temps n'aura pas affaiblis. Cela te convient-il, ma fille ?

— Parfaitement, mon père. C'est bien senti et bien rendu.

— Sais-tu, mon enfant, poursuivit le chevalier avec une bonhomie un peu sournoise, que ce comte Hector ferait un mari parfait ? Il est noble, beau, riche, spirituel. Il a mille qualités peintes sur le visage, particulièrement la bonté. S'il te demandait un jour en mariage, faudrait-il lui accorder ta main ? Voyons, réponds-moi franchement.

La jeune fille rougit.

— A quoi bon ? murmura-t-elle en étouffant un soupir. Dois-je prévoir la possibilité d'une union qui ne saurait avoir lieu, pour le moins, avant un an ? Dans un an, M. de Flavigny ne pensera peut-être plus à moi. Loin des yeux, loin du cœur, dit un proverbe impitoyable. Attendons que le comte soit de retour ; s'il manifeste alors le vœu de m'épouser, j'interrogerai mes sentiments, et, ajouta-t-elle avec un sourire pensif, ma réponse ne se fera pas attendre, je vous le promets.

Le chevalier soupçonnait que Valérie éprouvait pour le comte Hector un commencement d'inclination ; il s'était plu à caresser dans le cœur de sa fille la faissante chimère qui lui convenait de tous points, et qu'il espérait transformer plus tard en une réalité de tendresse et de bonheur pour les deux jeunes gens.

Comme il achevait de parler, Gérard Keller entra dans le laboratoire. Mouillé jusqu'aux os, il avait, lui aussi, changé de vêtements. Il se présenta avec calme et gravité. A le voir ainsi, on pouvait croire qu'il avait pris son parti des affronts qu'il croyait avoir reçus en reconnaissant qu'il les avait mérités. Cependant un observateur très-attentif eût sans doute aperçu, au fond de son regard apaisé, le reflet sinistre d'une implacable résolution.

A son aspect, mademoiselle de Morsanges se leva toute droite. Une sensation pénible tendit les lignes de sa taille si souple et de ses traits si harmonieux. Le chevalier ne remar-